PATHÉ FILMS PRÉSENTE

UNE PRODUCTION KARE PRODUCTIONS DELANTE FILMS

PIO MARMAI

LAETITIA CASTA

RAMZY

GASPARD PROUST

AVEC LA PARTICIPATION DE ANDRÉ DUSSOLLIER

DES LENDEMAINS QUI CHANTENT

UN FILM DE NICOLAS CASTRO

SORTIE LE 20 AOÛT 2014

Matériel téléchargeable sur www.pathefilms.ch

Durée : 1h34

Distribution

Pathé Films AG
Neugasse 6, Postfach
8031 Zürich
T 044 277 70 81, F 044 277 70 89
brigitte.rueegger@pathefilms.ch

Relations presse

Jean-Yves Gloor
Route de Chailly 205
1814 La Tour-de-Peilz
T 021 923 60 00, F 021 923 60 01
jyg@terrasse.ch

SYNOPSIS

Olivier et Léon, deux frères qui sont montés à Paris et que la vie a éloigné... Si le premier se voit comme un journaliste sans concessions, le second est un communicant ambitieux et opportuniste. Noémie, une charmante conseillère présidentielle, n'arrive pas, au fil des ans, à choisir entre eux. Sous le regard amusé de Sylvain, leur ami d'enfance, qui a fait fortune dans le minitel rose, leurs destins se croisent sur 20 ans, s'entremêlent, au cours d'une épopée drôle, tendre et nostalgique, dans les années 80/90.

ENTRETIENS AVEC PIO MARMAÏ
LÉON KANDEL

Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario de Nicolas Castro ?

J'ai été profondément touché par cette fresque générationnelle. C'est une époque qui n'avait jamais été traitée sur la longueur au cinéma et qui me touche même si je ne l'ai pas vécue : les années Mitterrand ont amené beaucoup de choses à la France – enfin, à la France telle que j'aimerais qu'elle soit aujourd'hui. Une période extrêmement forte en termes de symboles et d'avancées sociales ; un peu comme si on nous avait donné les cartes pour accomplir quelque chose de fantastique et qu'on les avait un peu gâchées par la suite. J'aimais le regard de Nicolas Castro - à la fois bienveillant et désabusé - sur ces années. Et je trouvais excitant qu'il intègre de vraies archives à la fiction : cette incursion de la réalité donne une force incroyable au film.

Léon, votre personnage, est un journaliste engagé… Mais il est très vite obligé de se compromettre dans des émissions où la politique tient davantage du show télévisé que du débat d'idées.

J'ai découvert ces programmes avec le film : mes parents militaient et j'entendais beaucoup parler de politique à la maison. Mais ils ne regardaient pas ce genre d'interviews. Elles sont simplement surréalistes. Profondément engagé, politiquement, socialement et humainement, Léon est confronté à une réalité qui l'anéantit. Mais il réussit à se reconstruire. Autrement. Sans se trahir.

Léon entretient des relations très fortes – mais aussi très pudiques – avec son père, joué par André Dussollier. Ce sont de très jolis passages du film.

Ils s'aiment mais ne parviennent pas à se le dire et se rendent compte un peu tard qu'ils ont peut-être raté quelque chose ; à un moment donné, ils auraient sans doute dû lâcher prise et se confier l'affection qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. J'apprécie ces relations un peu ratées qui traduisent malgré tout un amour profond. C'est beau à jouer.

On voit Léon évoluer sur vingt ans. Comment l'avez-vous construit ?

La transformation physique de Léon n'était pas un problème. Elle me paraissait même très anecdotique. Les évènements et les relations humaines qu'il entretient avec ses proches suffisent à rendre palpable le temps qui passe. Les situations étaient vraiment au service de sa transformation.

Vous êtes connu pour travailler à l'instinct ?

Je ne suis pas un acteur cérébral. J'étudie mon rôle chez moi en lisant le scénario, j'enrichis le personnage de mes réflexions. Une fois sur le plateau, je suis entièrement à l'écoute de mes partenaires, avec eux, face à eux ; je ne fais pas mon numéro en solo. Je déteste les acteurs qui travaillent dans leur coin.

« Des lendemains qui chantent » est une comédie très rythmée. Aviez-vous un tempo en tête en l'interprétant ?

Quand on travaille avec un partenaire comme Ramzy, avec qui j'ai le plus de scènes dans le film, le rythme s'impose de lui-même. C'est inné chez lui. Même dans les séquences les plus touchantes, on reste dans la comédie.

Depuis vos débuts, vous êtes un peu abonné aux premiers films.

Je trouve important – et vital – de donner leur chance à de jeunes metteurs en scène. La France est l'un des rares pays à leur donner cette possibilité. J'ai démarré avec eux : ce sont des moments d'échange formidables.

ENTRETIEN AVEC LAETITIA CASTA
NOÉMIE ARCHAMBAULT

Noémie appartient à la galerie des personnages que vous affectionnez : une femme forte qui ne renonce jamais...

J'ai toujours une attirance pour les caractères qui se battent et vivent intensément leurs engagements. Son authenticité et la force de ses convictions m'ont séduite. Cette fille traverse des moments de doute, elle est parfois désillusionnée mais ne trahit jamais ses idéaux. Elle est sincère de bout en bout.

Comment avez-vous préparé votre personnage ?

Nicolas et moi avons beaucoup discuté de Noémie - un rôle, c'est comme une paire de chaussures, il doit s'adapter parfaitement. Fallait-il insister sur la dimension romantique du film ? La dimension politique ? Nous étions tous les deux d'accord sur un point capital : Noémie ne lâchait rien.
Pour la cerner, je me suis inspirée de Ségolène Royal jeune et de Najat Vallaud-Belkacem que j'ai rencontrée. Comment se comporte-t-on dans un milieu où les hommes sont majoritaires ? Comment fait-on passer ses idées ? Najat Vallaud-Belkacem a passé le concours d'entrée à l'ENA ; son histoire m'a beaucoup inspirée. Je ne pars jamais dans le vide quand je prépare un rôle : j'ai besoin d'aller vers ce que vivent mes personnages.

Entre le début des années 1980, où elle est encore jeune étudiante, et 2002, où elle est devenue mère de famille, Noémie se transforme physiquement. Comment avez-vous opéré cette métamorphose ?

Les situations, les dialogues aident énormément – Noémie ne parle pas et ne bouge pas de la même façon selon qu'elle a 18 ou 38 ans : elle perd l'enthousiasme et la naïveté de la jeunesse, ne porte pas les mêmes vêtements. Je prête toujours beaucoup d'attention aux costumes que je porte dans un film, c'est un moyen pour moi d'habiter le personnage : à la fin des « Lendemains qui chantent », Noémie est en jeans et en chemise ; elle n'est plus dans la représentation, comme lorsqu'elle travaillait au cabinet de Mitterrand : elle a perdu la dureté qu'elle avait alors. Elle ne vit plus dans les illusions mais elle s'est épanouie. On voit qu'elle est allée au bout d'elle-même.

Parlez-nous de la rivalité amoureuse que Noémie suscite entre les deux frères ...

Noémie est trop ambitieuse pour s'intéresser véritablement à Léon lorsqu'elle le rencontre en 1981. Des années plus tard, devenue énarque, elle est séduite par l'humour et le côté brillant d'Olivier et se trouve vite écartelée entre les deux garçons : d'un côté, Léon, qui est resté accroché à ses idéaux, de l'autre Olivier, dont elle voit bien qu'il perd son âme. Lorsque le premier accepte, par amour et aussi pour défendre ses idées, de poser une question à Mitterrand à propos des écoutes, son cœur se remet à battre. J'aime beaucoup la dernière scène du film, lorsque Noémie et lui regardent le défilé de leur fenêtre. Il est un peu effondré, elle le console : « Ce qui compte, lui dit-elle, c'est ce que nous avons construit. » C'est joli, cette note positive.

ENTRETIEN AVEC RAMZY
SYLVAIN THALBAUT

Avec le rôle de Sylvain dans « Des lendemains qui chantent », votre carrière dévoile une nouvelle facette de votre registre.

Rien ne me fera jamais plus plaisir que de faire rire - je ne lâcherai jamais la comédie : à mes yeux, il n'y a rien de mieux- mais j'éprouve maintenant beaucoup de joie à interpréter des personnages plus sérieux. L'expérience sans doute ? A 42 ans, ils m'effraient moins. Tout dépend du projet qu'on me propose et de la personnalité de celui qui me l'offre. Si le truc est bien, je fonce.

Vous allez volontiers vers des aventures neuves...

C'est une question de coup de foudre. Je rencontre les metteurs en scène, et je leur dis tout de suite « oui » ou « non ». Je ne me décide jamais sur un scénario qu'on m'envoie, c'est toujours la personne qui prime. Peut-être que le film va se ramasser, peut-être qu'il sera bien. Je suis toujours bouleversé qu'on ait envie de moi dans un film.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans personnage de Sylvain ?

J'adorais l'idée de jouer un personnage proche de Xavier Niel à ses débuts. C'est un mec que je kiffe. Sylvain participe à la création de 3615 Ulla dans les années 1980, épouse une cocogirl et deviendra probablement, trente ans plus tard, ce qu'est devenu le patron de Free : le seul opérateur à proposer des forfaits à 2 euros. Xavier Niel ne s'est pas trahi : tout en devenant la 3e plus grosse fortune de France, il a tenu ses engagements de jeunesse, il continue de défendre l'utopie des années 1980.

Comment avez-vous préparé votre rôle ?

Avant le tournage, j'attache toujours beaucoup d'importance au look du personnage, je réfléchis aux situations. Une fois sur le plateau, je m'adapte à mes partenaires. La rencontre avec Pio Marmaï, avec qui j'ai la plupart de mes scènes, a été totalement bénéfique. L'amitié que mon personnage éprouve pour le sien a fonctionné comme un accélérateur d'amitié entre nous. On avait envie de tourner ensemble, de déconner ensemble, et j'ai l'impression que ça se voit à l'écran. Pleurer devant lui ne me gênait pas.

On voit les personnages évoluer sur vingt ans : comment avez-vous travaillé cette transformation ?

Ça a été un travail collectif. Nicolas a eu l'intelligence de ne pas nous vieillir avec des prothèses et des postiches. Il nous expliquait très précisément les situations : « Là, nous sommes en 1983, là, en 1993 ». L'ambiance du plateau changeait d'une époque à l'autre, les décors, les meubles. Ayant tous plus ou moins vécu cette époque dans notre jeunesse, cela nous était finalement assez facile de nous transporter dans un âge ou dans un autre. Nous lui faisions confiance, nous sentions qu'il savait où il allait.

Que représentent aujourd'hui pour vous les années Mitterrand ?

J'avais 8 ans en 81. J'ai grandi avec lui. Je suis de la génération qui l'appelait Tonton. Après, comme tout le monde, je pense qu'on s'est bien fait carotter. On est passé d'un gouvernement d'utopie à un gouvernement de com'. Finalement, le type le plus représentatif de la gauche durant ces années-là est Jacques Séguéla.

ENTRETIEN AVEC GASPARD PROUST
OLIVIER KANDEL

« Des lendemains qui chantent » est votre troisième incursion au cinéma.

Je vois le cinéma comme un cadeau fait au trublion que je suis mais je ne me sens pas très légitime. Des acteurs tels que Cary Grant, Daniel Day Lewis ou Leonardo Di Caprio ont une légitimité.
Moi, très franchement… Alors, je m'étonne toujours qu'on pense à moi pour un film et je demande systématiquement aux metteurs en scène de faire des essais. « Ça vous convient ? - Oui ? - Alors allons-y »

Vous avez donc fait des essais pour celui-ci?

Bien sûr. Je veux que le réalisateur soit sûr d'avoir ce qu'il veut et j'ai aussi besoin de vérifier que je serai correct dans le rôle qu'il me propose.

Deux ans après « L'amour dure trois ans », de Frédéric Beigbeider, Olivier, votre personnage est plus conforme à l'image que renvoient vos spectacles et vos chroniques à la télévision…

Nicolas Castro m'avait d'abord approché pour le rôle de Léon, que joue Pio Marmaï mais ça ne marchait pas très bien. On s'est dit : « Essayons l'autre frère », et là, ça collait.

C'est un personnage très cynique…

Vous trouvez ? Je ne le trouve au contraire ni très méchant ni très froid. Ce n'est pas juste une espèce de bête. Je m'accrochais aux directives de Nicolas : « Sois attachant », me répétait-il. J'ai essayé de faire en sorte que son cœur batte un peu. Je suis, de toute façon, toujours étonné par la douceur que je dégage à l'écran.
Olivier est un type qui souffre d'un défaut très commun : il est égoïste et pense que la réussite passe par le statut social, l'élévation professionnelle et l'abondance matérielle. Il y a une certaine lucidité à s'avouer qu'on n'est peut-être pas capable de réussir dans un domaine plus intime.

Quelle a été votre réaction en découvrant le scénario de Nicolas Castro, vous qui n'avez vécu les années Mitterrand que de loin puisque vous habitiez à Alger puis en Suisse à cette époque ?

J'ai trouvé l'histoire formidablement inventive : j'aime les films qui suivent des personnages sur une longue période parce que cela permet de résumer une époque. Et puis l'idée d'intégrer des archives avec Bernard Tapie et Jack Lang me séduisait énormément. En Algérie, je suivais peu la politique française mais je me souviens très bien m'être montré très tôt très sceptique vis-à-vis du programme des socialistes. Je ne voyais pas comment il était possible d'atteindre un taux de croissance de 3,5 % - afin de maintenir le niveau de vie des gens - compte tenu de la pyramide des âges et de toutes ces retraites qu'il allait falloir payer. Il était clair que ça allait péter.
Une fois en Suisse, j'ai suivi la grande déroute de la gauche aux législatives. François Hollande s'était pris une veste à Tulle et on voyait qu'il avait l'air complètement paumé. Il transpirait, on voyait Ségolène en train de faire des cartons. Je pensais : « C'est vraiment horrible de faire de la politique. Ils sont en train de faire leurs valises et, maintenant, qu'est-ce qu'ils vont trouver comme job ? »

En 2002, par contre, vous étiez en France.

Oui et je me rappelle parfaitement la défaite de Lionel Jospin. J'avais une immense tendresse pour cet homme et j'ai toujours senti chez lui un manque d'envie d'aller à l'Elysée.
Je le revois avec son manteau après qu'il avait annoncé sa candidature. J'ai pensé : « Il se cache, c'est un Balladur, la prétention en moins. » Cela dit, je n'ai pas vu venir le 21 avril.

ENTRETIEN AVEC ANDRÉ DUSSOLIER
RAYMOND KANDEL

C'est la première fois qu'on vous voit dans un rôle de syndicaliste : un contre-emploi total...

Il est vrai que j'ai plus souvent joué des personnages qui étaient du côté du pouvoir. J'ai été d'autant plus sensible à la proposition de Nicolas Castro - c'est toujours gratifiant pour un acteur qu'un jeune metteur en scène vous appelle et vous propose un rôle inattendu.

Peu de films français traitent des années Mitterrand et de notre histoire récente en général...

Le cinéma anglais, celui de Ken Loach notamment, en a fait une de ses spécialités. Par habitude ou parce qu'ils sont moins sensibilisés à la politique, les metteurs en scène français sont plus enclins à traiter de sujets psychologiques - comédies, films de genre ou films intimistes plus personnels. Je trouve réjouissant qu'un jeune cinéaste s'attaque à cette période, avec ce regard ironique et amusé.

Qu'est-ce qui vous attirait dans le personnage de Kandel ?

Cela m'amusait de représenter la génération à laquelle j'appartiens, ballotée entre tradition syndicaliste, idéaux socialistes et principe de réalité. « Des lendemains qui chantent » me semble offrir un double point de vue intéressant : sur les années Mitterrand qui ont dû s'adapter à l'économie libérale, et sur nos difficultés actuelles, liées aux bouleversements de l'économie mondiale. Dans un tel contexte, les batailles sont difficiles pour faire respecter la justice sociale. Mais, là, je suis en train de vous parler comme le syndicaliste que je ne suis pas.

Comment vous êtes-vous préparé à ce rôle ?

Nicolas Castro m'a montré des films sur la manufacture de Saint-Etienne et des reportages d'époque pour que je m'imprègne des visages, des attitudes et du phrasé des syndicalistes - qui curieusement ne correspondent pas toujours à l'image répandue dans le public. Ce n'est, bien sûr, pas une chemise à carreaux qui fait le syndicaliste : c'est toute une manière d'être, une puissance d'argumentation, Kandel devait avoir une certaine rudesse - quelque chose d'un peu âpre.

Il y a beaucoup de non-dits entre le père et ses deux fils.

J'ai aimé ces silences ; toutes ces réflexions qui traversent les personnages sans qu'ils parviennent à se les formuler. Kandel est si perdu qu'il finit par trouver refuge auprès d'un rabbin dans une synagogue : c'est très symptomatique du désarroi de l'époque. Les gens aussi engagés que mon personnage traversaient alors une grande période de scepticisme.

Vous venez de terminer « Les Apaches », le deuxième long-métrage de Nassim Amaouche : on a le sentiment que vous vous impliquez de plus en plus dans le jeune cinéma.

C'est important de rencontrer de nouvelles générations de metteurs en scène aux tendances et aux ambitions différentes. La vie professionnelle d'un acteur est très volatile, l'apparence évolue, les films s'oublient vite. La vie d'acteur de cinéma se conjugue au présent.
Quel que soit l'âge du réalisateur avec lequel je travaille, j'ai toujours l'impression de faire mon premier film; c'est une nouvelle aventure. J'arrive évidemment avec un passé, mais quand

on arrive sur le plateau et qu'on est confronté à la scène que l'on doit jouer, on est tous sur la même ligne avec les mêmes envies, les mêmes difficultés et les mêmes défis.

Avec l'expérience, n'est-on pas tenté d'influer sur la mise en scène ?

Je tiens à travailler avec le metteur en scène dans un climat de confiance, et que nous nous sentions disponibles pour chercher ensemble. Je conçois le cinéma comme un travail d'équipe.

ENTRETIEN AVEC NICOLAS CASTRO
RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

Comment est née l'idée du film ?

La politique et l'histoire me passionnent depuis toujours- ce sont des sujets que j'ai déjà abordés dans mes documentaires à la télévision. La période du début des années 80, m'intéressait particulièrement. J'y voyais des similitudes avec l'histoire récente : d'une part les années « décomplexées » du quinquennat de Nicolas Sarkozy, en nombreux points comparables aux années fric de Tapie, et d'autre part avec l'élection de François Hollande, les renoncements de la gauche avec le même tournant de la rigueur qu'en 83. Pour autant, je ne souhaitais pas faire un film militant qui se prenne au sérieux et prétende donner une quelconque leçon. Je voulais, au contraire, rendre ce contexte politique à travers une comédie.

« Des lendemains qui chantent » n'appartient pas à un genre très français.

C'est vrai, il s'inscrit davantage dans la veine du cinéma italien des années soixante et soixante-dix, un cinéma que j'aime particulièrement - notamment - les films d'Ettore Scola , Dino Risi ou Pietro Germi… En France, on conçoit plus rarement des histoires qui se déroulent sur vingt ans et c'était d'ailleurs l'une des difficultés du scénario : ne pas écraser les personnages, qui sont au premier plan et relèvent de la pure fiction, en laissant la toile de fond historique les envahir.

Pourquoi avoir démarré le film à Saint-Etienne ?

J'aimais l'idée que mes personnages viennent de province et montent à Paris. C'était une sorte de clin d'œil aux romans d'apprentissage du XIXème siècle. Le personnage d'Olivier, que joue Gaspard Proust pourrait sortir de «Bel-Ami », « des Illusions perdues » ou de « L'éducation sentimentale ».
Il y a une autre raison : Saint-Etienne me paraissait emblématique des villes ouvrières de ces années-là. Elle a connu une période très délicate, d'abord dans les années soixante-dix, avec la fermeture de ses mines, puis dans les années quatre-vingt, avec celles de grandes usines type Manufrance. Il y avait aussi cette polémique autour de la tentative de rachat de la manufacture par Bernard Tapie, que l'on voit beaucoup dans le film. Et puis, Saint-Etienne, c'est aussi les Verts.

Le film suit la trajectoire de quatre jeunes gens, une future énarque, Laetitia Casta, un dingue de vidéo porno, Ramzy, qui va faire fortune dans la messagerie rose, et deux frères, joués par Pio Marmaï et Gaspard Proust, dont vous suivez les destins, diamétralement opposés… Pourquoi deux frères ?

Avec la trajectoire de ces frères, j'ai essayé de comprendre comment deux personnes, nées dans la même famille et ayant reçu la même éducation, peuvent suivre des parcours si différents. Est-ce une question de caractère ? Les opportunités de la vie ? Qui a raison ? Celui qui choisit de rester fidèle à ses idéaux, au risque de stagner; celui qui accepte de faire des concessions ? Je n'ai pas de réponse, je ne juge pas, il n'y a pas d'un côté l'ange, et, de l'autre le diable, même si j'ai une petite tendresse pour Léon parce qu'il est plus fragile.

Vous ne l'épargnez pas. Léon a un petit côté pique-assiette : il squatte tout le monde - son frère, son copain…

Léon m'évoquait le personnage d'Alberto Sordi dans « Une vie difficile », de Dino Risi, un journaliste assez digne mais un peu roublard en même temps, et qui ne progresse pas : il perd la femme qu'il aime, devient le valet d'un homme puissant mais finit pourtant par avoir le courage de l'affronter

en le poussant dans une piscine. J'adore les comédies italiennes: elles sont touchantes, caustiques, féroces.

Olivier, son frère, joué par Gaspard Proust, ex-trotskyste reconverti dans la com', est cynique à souhait…

Comme il le dit à son père, ce n'est pas lui qui a changé, c'est l'époque. Olivier n'a pas fixé les règles du jeu, il se contente de les suivre. Il accompagne le mouvement.

Il est très symbolique de cette génération post-soixante-huitarde arrivée aux manettes au début des années quatre-vingt…

Dans « Je n'ai pas changé », un de mes courts-métrages, j'avais suivi le parcours d'un militant trotskyste de 1974 jusqu'en 2007. Le type était devenu sarkozyste. Je suis curieux de la trajectoire de ces trotskystes ou maoïstes qu'on a retrouvés plus tard à des postes clé. Renoncement ou reniement, la frontière est souvent ténue. Mais le phénomène ne date pas d'hier : là encore, la littérature du XIXème siècle regorge de ce type de personnages.

Léon, le frère intègre, sert de fil rouge au film ; Léon et l'amour qu'il porte à la belle Noémie, partie convoler avec Olivier…

En réalité, c'est une fausse rivalité : Olivier ne lui a pas non plus piqué sa copine sous son nez, puisque lui et elle ne s'étaient plus vus depuis sept ans.

Parlez-nous de Noémie, l'énarque jouée par Laetitia Casta…

C'est une militante : elle n'est pas satisfaite de la manière dont les choses tournent mais décide d'y aller quand même, d'être dans l'action en se confrontant à la réalité de l'exercice du pouvoir.

C'est la plus cohérente des quatre.

Pour ma part, je les trouve tous les quatre cohérents. Olivier, qui est ambitieux, va jusqu'au bout de ses ambitions- il ne se cache pas, et, en tant que communicant, il n'est pas tenu de défendre des clients du même bord. Issu d'un milieu modeste et autodidacte, le personnage de Ramzy surfe sur la vague. A travers lui, je trouvais amusant de montrer comment l'industrie du sexe s'est à chaque fois emparée des innovations technologiques. Elle est la première à avoir gagné de l'argent avec les VHS, la première à s'installer sur le créneau du minitel, la première sur internet. Cela dit des choses sur l'époque.

Ce qui rend le contraste avec le personnage d'André Dussollier, militant pur et dur, qui cherche du réconfort auprès d'un rabbin (Sam Karmann) d'autant plus saisissant.

Resté du côté de la classe ouvrière, il est complètement perdu. Pour beaucoup de militants qui, après avoir lutté durant la Seconde Guerre Mondiale, envisageaient pouvoir bâtir un monde neuf à son issue, ces années quatre-vingt ont été un déchirement terrible. Je me suis en partie inspiré de Benny Levy, passé de Mao à Moïse. Au fond, les ressorts de la foi politique ne sont pas si différents de la foi religieuse.

La scène du premier tour des élections est terrible…

Autant j'étais triste pour Jospin, ce soir-là, autant je trouvais incongru d'aller manifester dans la rue. La gauche a sa part de responsabilité dans la montée du Front National et c'est ce qui est dit en filigrane dans le film : elle a délaissé les classes populaires qu'historiquement elle était censée représenter. C'est un constat désabusé mais ce n'est pas un constat cynique.

Il y a eu, de tout temps, des crises comme celles que nous traversons – crise économique, crise spirituelle, crise des élites. Et on sait qu'il faut attendre la fin d'un cycle avant que les choses changent en profondeur.

Il y a, dans « Des lendemains qui chantent », un savoureux côté petite madeleine : tous ces slogans inventés pour les politiques qui paraissent aujourd'hui un peu surannés…

On se rend compte que c'est vraiment dans les années 1983-1984 que les communicants vont prendre le pouvoir. Avec le tournant de la rigueur, on enterre définitivement l'idée d'instaurer le socialisme en France. Le clivage droite-gauche s'atténue : on recrée alors le débat de manière artificielle. La communication prend le pas, avec ce mélange terrifiant du politique et du divertissement. Je n'ai pas inventé les questions que Léon pose aux politiques : ce sont celles de Christophe Dechavanne dans « Ciel, mon mardi ! ». Je n'ai pas non plus inventé le « Sucer, c'est tromper ? » : Thierry Ardisson a réellement posé la question à Michel Rocard. C'était la grande époque des « Lunettes noires pour nuits blanches », des playmates du « Collaro Show ». On tutoyait les hommes politiques qui se prêtaient au jeu et acceptaient de répondre aux questions les plus vulgaires. Ils ont abîmé le débat public. Or, une fois que les digues ont sauté, on ne revient pas en arrière.

Tout le vocabulaire que vous ressuscitez –« câblé, branché, above », semble franchement ridicule aujourd'hui…

Oui, autant les années soixante et soixante-dix véhiculent de la magie et de l'émulation, autant les années quatre-vingt vieillissent mal : elles sont un peu tartes.

La presse en prend, elle aussi, pour son grade…

Elle a beaucoup contribué à l'évolution de la gauche dans les années 80. Laurent Joffrin, qui travaillait alors au service économie de « Libération », est très fier, je cite, « d'avoir participé à la conversion de la gauche au libéralisme ». J'ai visionné des interviews de l'époque de Serge July et, franchement, je n'ai pas le sentiment d'avoir tellement grossi le trait. Je n'essaie pas de prendre parti, je m'efforce de montrer cette évolution et de m'en amuser. J'aime la notion de moraliste, je n'aime pas celle de moralisateur. « Des lendemains qui chantent » n'est pas une comédie cynique. Je préfère parler de comédie caustique.

Pourquoi avoir souhaité mélanger fiction et archives d'époque ?

Je suis un fou d'archives et l'INA est un fond inépuisable. Pour des « Lendemains qui chantent », j'en ai visionné des centaines. Pour moi, il était impensable de faire jouer Tapie, Le Pen et Mitterrand par des comédiens. Ils sont tellement énormes, tellement hauts en couleurs, qu'il fallait les avoir en vrai. Aucune archive du film n'est détournée ou truquée. Je n'ai fait qu'une seule entorse à la réalité : l'interview de Mitterrand à propos des écoutes, en 1993, réalisée par deux journalistes belges pour la RTBF, n'était évidemment pas du direct. C'est une archive fascinante : on voit Mitterrand malade, la fin du second septennat est crépusculaire avec la succession des affaires, les suicides de Grossouvre et de Bérégovoy, la révélation de l'existence de Mazarine, Pierre Péan et « Une jeunesse française »…

Parlez-nous des comédiens…

J'avais remarqué Pio Marmaï dans les films de Rémi Bezançon et dans « D'amour et d'eau fraîche », d'Isabelle Czajka : il possède un grand sens de la comédie, a ce côté charmeur et très animal à la fois - c'est un acteur d'instinct.

Gaspard Proust, vu sur scène il y a quelques années, n'avait tourné que dans le film de Frédéric Beigbeider. J'ai eu envie de lui confier le rôle d'Olivier, sans doute plus proche de ce qu'il est, ou en tout cas de ce qu'il affiche.
Enfin, j'avais un vrai désir d'avoir Laetitia Casta dans mon casting : elle m'évoque ces actrices italiennes comme Sophia Loren, Monica Vitti- très belles, mais avec une beauté qui ne la ramène pas et laisse place à la fantaisie. Quant à Ramzy, qu'on a peu vu dans ce registre, je sens chez lui une espèce de maladresse, de sensibilité et d'angoisse. Je savais qu'il serait drôle et je pressentais qu'il pourrait être touchant.
Et je ne remercierai jamais assez André Dussollier, pour tout ce qu'il a apporté à son personnage. Dès qu'il apparaît à l'écran, résonne une note d'émotion pudique, de poésie.

Comment avez-vous abordé la mise en scène ?

Nombre de réalisateurs que j'admire parviennent à passer d'un registre de comédie à un registre plus émouvant ; ils réussissent à divertir sans renoncer à faire réfléchir. Je trouve ce mélange passionnant. C'est ce que fait Woody Allen, c'est ce que faisait merveilleusement Claude Sautet. Attention, citer des auteurs que l'on admire ne signifie évidemment pas que l'on se mesure à eux. J'ai seulement essayé de m'inspirer de leur travail, du plaisir pris et repris à chaque vision de leurs films. Mon principal souci, à tous les stades du film, était de trouver le bon équilibre entre la chronique d'époque et ce que vivaient mes personnages. Toujours garder le côté madeleine de Proust tout en restant concentré sur eux et sur ce qui leur arrive.

FILMOGRAPHIES

PIO MARMAÏ

2014 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas Castro
2014 MAESTRO de Léa Fazer
2014 LA RITOURNELLE de Marc Fitoussi
2014 DANS LA COUR de Pierre Salvadori
2013 GRAND DÉPART de Nicolas Mercier
2011 ALYAH de Elie Wajeman
2011 LA DÉLICATESSE de David et Stéphane Foenkinos
2011 UN HEUREUX ÉVÉNEMENT de Rémi Bezançon
2010 D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE de Isabelle Czajka
nomination meilleur espoir masculin – César 2011
2009 BAZAR de Patricia Plattner
2009 CONTRE TOI de Lola Doillon
2009 LA LOI DE MURPHY de Christophe Campos
2008 LE PREMIER JOUR DU RESTE DE TA VIE de Rémi Bezançon
nomination meilleur espoir masculin – César 2009

LAETITIA CASTA

2014 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas Castro
2014 SOUS LES JUPES DES FILLES de Audrey Dana
2012 UNE HISTOIRE D'AMOUR de Hélène Fillières
2011 DO NOT DISTURB de Yvan Attal
2011 LA NOUVELLE GUERRE DES BOUTONS de Christophe Barratier
2011 ARBITRAGE de Nicholas Jarecki
2010 THE ISLAND de Kamen Kalev
2010 DERRIÈRE LES MURS de Julien Lacombe et Pascal Sid
2009 GAINSBOURG de Joann Sfar
2009 VISAGES de Tsai Ming-Liang
2007 LA JEUNE FILLE ET LES LOUPS de Gilles Legrand
2007 NÉS EN 68 de OlivierDucastel et Jacques Martineau
2003 ERRANCE de Damien Odoul
2001 RUE DES PLAISIRS de Patrice Leconte
2000 LES ÂMES FORTES de Raoul Ruiz
1999 GITANO de Manuel Palacios
1998 ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR de Claude Zili

RAMZY

2014 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas Castro
2012 VANDAL de Helier Cisterne
2011 DES VENTS CONTRAIRES de Jalil Lespert
2011 LES SEIGNEURS de Olivier Dahan
2011 LES KAÏRAS de Franck Gastambide

2010 AU BISTROT DU COIN de Charles Nemes
2010 HALLAL POLICE D'ETAT de Rachid Dhibou
2010 IL RESTE DU JAMBON de Anne de Petrini
2009 LE CONCERT de Radu Mihaielanu
2009 NEUILLY SA MÈRE de Gabriel Julien-Laferrière
2007 STEAK de Quentin Dupieux
2007 SEULS TWO de Eric Judor et Ramzy Bedia
2004 LES DALTON Philippe Haïm
2003 DOUBLE ZÉRO de Gérard Pirès
2000 LA TOUR MONTPARNASSE INFERNALE de Charles Nemes

GASPARD PROUST

2014 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas Castro
2011 LES AVENTURES DE PHILIBERT, CAPITAINE PUCEAU de Sylvain Fusée
2011 L'AMOUR DURE TROIS ANS de Frédéric Beigbeder

ANDRE DUSSOLLIER (filmographie sélective)

2014 DES LENDEMAINS QUI CHANTENT de Nicolas Castro
2014 AIMER, BOIRE ET CHANTER de Alain Resnais
2014 DIPLOMATIE de Volker Schlöndorff
2014 LA BELLE ET LA BÊTE de Christophe Gans
2013 LES REINES DU RING de Jean-Marc Rudnicki
2011 ASSOCIÉS CONTRE LE CRIME de Pascal Thomas
2010 IMPARDONNABLES de André Téchiné
2009 LES HERBES FOLLES de Alain Resnais
2008 MICMAC À TIRE-LARIGOT de Jean-Pierre Jeunet
2006 LA VÉRITÉ OU PRESQUE de Sam Karmann
2005 NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet
2004 UN LONG DIMANCHE DE FIANCAILLES de Jean-Pierre Jeunet
2004 36 QUAI DES ORFÈVRES de Olivier Machal
2001 TANGUY de Etienne Chateliez
2000 LA CHAMBRE DES OFFICIERS de François Dupeyron
César du meilleur second rôle – César 2001
1999 LES ACTEURS de Bertrand Blier
1998 LES ENFANTS DU MARAIS de Jean Becker
1997 ON CONNAIT LA CHANSON de Alain Resnais
César du meilleur second rôle – César 2001
1994 LE COLONEL CHABER de Yves Angelo
1993 LES MARMOTTES de Elie Chouraqui
1992 LA PETITE APOCALYPSE de Costa Gavras
1991 UN CŒUR EN HIVER de Claude Sautet
1985 TROIS HOMMES ET UN COUFFIN de Coline Serreau
1984 L'AMOUR È MORT de Alain Resnais
1981 LE BEAU MARIAGE de Eric Rohmer
1979 EXTÉRIEUR NUIT de Jacques Bral
1975 LE COUPLE TÉMOIN de William Klein
1973 TOUTE UNE VIE de Claude Lelouch
1972 UNE BELLE FILLE COMME MOI de François Truffaut

LISTE ARTISTIQUE

Pio Marmaï	Léon Kandel
Laetitia Casta	Noémie Archambault
Ramzy	Sylvain Thalbaut
Gaspard Proust	Olivier Kandel
André Dussollier	Raymond Kandel
Hédi Tillette de Clermont Tonnerre	Jacques Fabart
Louis-Do de Lencquesaing	Jacques Sadoun
Anne Brochet	Anne-Catherine

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Nicolas Castro
Produit par	Fabrice Goldstein, Antoine Rein, Caroline Adrian Karé Productions / Delante Films
Coproduit par	TF1 DROITS AUDIOVISUELS UGC France 2 CINEMA REGION RHÔNE-ALPES
Producteur Associé	Antoine Gandaubert
Scénario	Nicolas Castro
Directeur de la Photographie	Pierre Aïm
1er Assistant réalisateur	Mathieu Vaillant
Son	Laurent Benaïm Emmanuel Augeard Olivier Dô Huu
Chef Décoratrice	Samantha Gordowski
Chef Costumière	Mélanie Gautier
Chef Monteuse	Antoine Vareille Sylvie Landra
Musique Originale	Jeanne Cherhal
Directrice de Production	Marianne Germain
Directeur de Post-production	Stanislas de Lesquen

© KARE PRODUCTIONS - DELANTE FILMS - TF1 DROITS AUDIOVISUELS - UGC IMAGES
FRANCE 2 CINÉMA - RHÔNE-ALPES CINÉMA